

Come costruire il racconto di un territorio nazionale abstract

Il territorio – nella sua accezione geo-storica – è l'insieme delle risorse materiali e simboliche capaci di strutturare le condizioni pratiche dell'esistenza di un individuo o di una collettività sociale e di informare questi sulla loro identità.

La nazione è un concetto più moderno, legato alla modernità e alle sue teorie politiche, soprattutto ottocentesche. Secondo Gellner, anzi, è il nazionalismo che ha creato la nazione, a partire da alcuni elementi, quali la superficie, la storia, un territorio abbastanza compatto, una classe intellettuale competente ed energetici, e a partire da fatti storici e mitologici più antichi. Il nazionalismo dà valore politico alle caratteristiche culturali. Crea un territorio con dei confini, e quindi consente l'esistenza di uno Stato. D'altra parte, anche l'etnia, stando alle ricerche di Fredrik Barth negli anni '60, perde il suo carattere di naturalità, per diventare una categoria di assegnazione di cui occorre studiare le frontiere tra i gruppi.

Esistono tre condizioni alla base dell'esistenza di un territorio: ci deve essere uno spazio delimitato, deve esserci uno spazio di potere, e c'è bisogno di rappresentazioni simboliche. È qui che il paesaggio entra in campo, carico di valori e di ideologia contribuendo a costruire il racconto della nazione. La spazialità, poi, implica una distesa compatta con dei limiti, una morfologia e un'organizzazione e questo legittima l'azione di un potere capace di imporre la rappresentazione dello spazio occupato.

Van Gennep è da considerarsi il precursore (dimenticato) dell'efficacia politica del paesaggio. Egli ci avvisa che la sua bellezza è un elemento fondamentale nella costruzione della nazione. Il sentimento collettivo per un territorio condiviso, aumenta davanti alle bellezze naturali del paese natale e si trasforma in sentimento dell'orgoglio nazionale, specie se è nutrito dalle conoscenze storiche acquisite a scuola o attraverso la lettura.

Questo approccio è approfondito da Jean-Yves Guiomar, per il quale la nazione è una sorta di forma di natura estetica: è un insieme che lega un territorio delimitato e la popolazione che ci vive. Per questo studioso il termine "territorialità" designa l'insieme dei fenomeni di valorizzazione (individuale e sociale) del territorio. Questi tratti distintivi, fin dall'antichità, si sono strutturati in forma di conoscenze stereotipate. In conclusione, la ricerca recente ci informa che, intorno allo stato-nazione, si è costruita un'enciclopedia di riferimenti, culturali e no, all'interno della quale il paesaggio gioca un ruolo fondamentale. La domanda aperta è se questo bagaglio culturale abbia ancora senso, in una società sempre più mondializzata, o sia soltanto un retaggio di tempi passati.

1. Introduction

Si un espace peut paraître « donné » a priori ou du moins déclaré tel, le territoire est toujours « construit ». Partons de la définition classique, telle qu'on l'a trouvée dans les dictionnaires de géographie. Le territoire y est présenté comme l'« agencement de ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité »¹. Mais la « nation » est, elle aussi, une construction, liée à un contexte spécifique, celui de la modernité. Partant, le nationalisme est en quelque sorte concomitant à la modernité comme le sont l'industrialisation et l'urbanisation. Cela signifie bien que la nation n'est plus l'inévitable forme presque naturelle prise par l'identité collective, mais qu'elle est socialement construite à travers un processus culturel et historique. On rejoint ainsi partiellement le paradigme culturaliste de la *Kulturation*². Ira-t-on jusqu'à dire, comme Ernest Gellner, que c'est le nationalisme qui crée les nations et non pas la nation qui secrète le nationalisme³ ?

Il convient aussi d'opter pour une déconstruction radicale de la notion d'identité nationale ou, du moins, pour son analyse comme construction sociale. Cette élaboration a besoin d'images, comme les cartes géographiques par exemple, et implique la mise en évidence de délimitations naturalisées comme les frontières naturelles (le mur des montagnes, la ligne des fleuves). Selon Gellner, « la superficie, l'histoire, un territoire assez compact, une classe intellectuelle compétente et énergique » sont des éléments qui contribuent à l'émergence d'une appartenance nationale. Les entités nationales sont donc d'abord potentielles. Pour qu'elles deviennent des nations, il a fallu en général que des limites ethniques coïncident avec des limites politiques, donc qu'il y ait un État. Concrètement, la nation produit des reclassements sociaux qui s'appuient sur une différence majeure, celle qui sépare les citoyens originaires des autres qui ne sont que des étrangers. Toute une série de pratiques sociales discriminatoires et différentielles contribuent à cette délimitation primordiale⁴. Elles s'appuient aussi sur des pratiques symboliques et discursives, qui mettent en récit et en images le territoire national.

2. Les raisons du territoire

Trois conditions président à l'existence du territoire. Celui-ci doit être délimité et susciter l'altérité, c'est-à-dire le regard de l'autre ; il doit être un espace de pouvoir et d'appartenance structuré et quadrillé ; il a besoin enfin de représentations symboliques⁵. C'est ici que le paysage est mobilisé, chargé de valeurs et d'idéologie et qu'il contribue à la construction du récit de la nation. Reprenons successivement ces trois propositions.

1 Jacques Lévy et Michel Lussaut (sous la dir. de), Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Paris, 2009, p. 910. L'article est de Bernard Debarbieux.

2 Voir Bernhard Giesen (hrsg.), Nationale und Kulturelle Identität, Frankfurt, 1991.

3 Ernest Gellner, Nations and nationalism, Oxford 1983.

4 Voir Daniel Fabre, « L'ethnologue et les nations », in Daniel FABRE (sous la dir. de), L'Europe entre cultures et nations, Paris, 1996, p. 99-120.

5 Ces conditions sont reprises de la définition du territoire développée par Jean-Luc Piveteau, « Le territoire est-il un lieu de mémoire? », in L'Espace géographique, 24 (1995), p. 113-124.

A. *Un espace délimité*

Comment se préoccupe-t-on de définir les bornes puisque, par essence, un territoire pour exister doit être fini? Les frontières sont censées définir un être spatial dont la perception symbolique détermine des attitudes politiques. Dès le XVII^e siècle, les manuels d'histoire insistent sur une coïncidence supposée entre histoire et nature : l'agencement des rivières et des montagnes procéderait d'une harmonie voulue par le créateur. De là à affirmer la conviction que la Nation s'inscrit dans des « frontières naturelles », il n'y a qu'un pas vite franchi comme on le fait par exemple en France. Tellement manipulée pour reconstruire au XIX^e siècle une logique du territoire français, cette notion n'existe pas vraiment dans les sources sauf dans des textes très idéologiques comme le propos apocryphe prêté au cardinal de Richelieu (milieu du XVII^e siècle) selon lequel il faudrait « rendre à la France les frontières que la nature lui a assignée, confondre la Gaule avec la France et, partout où fut la Gaule antique, la reconstituer ». On retrouve l'idée comme justification aux guerres de la Révolution. En janvier 1793, Danton s'y réfère pour en définir l'objectif : « Les limites de la France sont marquées par la Nature. Nous les atteindrons dans quatre points, à l'Océan, au Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées »⁶.

L'aboutissement de la construction des États est sans doute le moment de la fixité des frontières en 1918-1919. Selon l'historien et négociateur américain Charles Seymour « pour la première fois dans l'histoire, l'Europe jouit d'une division politique au moins approximativement naturelle, d'une carte établie selon les libres aspirations et les affinités spontanées des peuples » (1923)⁷. Le déroulement de l'histoire au XX^e siècle montre que les choses n'étaient pas aussi simples.

B. *Un espace de pouvoir structuré et quadrillé*

La spatialité implique une étendue compacte avec des limites, une morphologie (le maillage, les découpages), une organisation (des pôles et un réseau). Cela légitime l'action d'un pouvoir capable d'imposer sa représentation de l'étendue. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les mécanismes et les technologies sociales qui permettent l'emprise et le contrôle des territoires. Dans l'histoire, on a fait grand usage de la coïncidence quasi nécessaire entre les entités géographiques et les identités nationales qui leur correspondent. Il y a comme une sorte de redondance et une isomorphie entre le territoire et les communautés qui l'occupent. En insistant sur des éléments prétendus objectifs, on a laissé de côté la dimension subjective et réflexive de la construction des nations.

Ainsi l'image de « l'hexagone⁸ », forme parfaite et idéale, fonctionne si naturellement comme un trope dans le discours qu'elle est devenue un parfait lieu commun. Or, il n'en a pas toujours été ainsi et cette image, valorisée une première fois par le géographe Pierre Foncin en 1894, est à vrai dire une innovation récente ; elle s'inscrit durablement dans la conscience collective seulement après la Deuxième Guerre mondiale, lorsque les traumatismes précédemment

6 Daniel Nordman, *Frontières de France: de l'espace au territoire XVIe-XIXe siècle*, Paris, 1998.

7 Edward M. House et Charles Seymour, *Ce qui se passa réellement à Paris en 1918-1919*, Paris, 1923, p. 333-334. Voir aussi Charles Seymour, *Geography, Justice and Politics at the Paris Conference of 1919*, New York, 1951.

8 Eugen Weber, « L'Hexagone », in Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire. II : La Nation*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1986, p. 94-116. Signalons que l'image de la « botte italienne » est plus ancienne et apparaît au milieu du XVII^e siècle selon Piero Camporesi, *Les belles contrées. Naissance du paysage italien*, Paris, 1995, p. 82. Sur la problématique de la frontière, voir François Walter, « Frontière, confini e territorialità », in *Storica*, VII (2001), n° 19, p. 117-139.

vécus et la perte de l'empire colonial imposent le repli sur une conception sécurisante et apparemment pérenne des confins nationaux, une France réduite à un tout petit hexagone. Jusqu'alors, les images simplifiées, utilisées notamment dans l'enseignement primaire pour des raisons éminemment pédagogiques, déclinent toutes les variétés du polygone, en remontant jusqu'au fameux « pré carré » préconisé déjà par Vauban en 1673, reprenant à son compte l'idéal capétien⁹. Ce n'est là qu'une variante des multiples facettes de l'ordre social nécessaire au fonctionnement de l'État.

C. *Un espace de représentations symboliques et de connivences multiples*

Si Gellner a sorti la réflexion sur la nation de ses apories, du côté de l'interaction, le renouveau est venu avec les recherches sur l'ethnie de Fredrik Barth dans les années soixante: pour lui l'ethnie est une « catégorie d'ascription, d'assignation » dont il faut étudier les marqueurs et notamment les frontières entre les groupes. Fredrik Barth est un anthropologue norvégien né en 1928 dont on retiendra sa théorie de l'analyse du social¹⁰ et des réflexions sur l'identité ethnique¹¹. Pour lui les différents acteurs se positionnent par rapport aux expériences de la vie en groupe et en société. Il accorde une importance primordiale à l'approche micro des acteurs pour comprendre les processus d'agrégation : c'est l'usage que l'individu fait d'une situation qui est important. Les processus sont les produits de comportements et de négociations¹². C'est donc à F. Barth que l'on doit le démarquage le plus net d'une vision culturaliste qui définit les appartenances à partir des ressemblances, des traits partagés par les membres d'un même groupe. Pour lui, l'identité objective des traits qui caractérisent les membres d'un groupe est contestable. Ce qui frappe, c'est plutôt l'hétérogénéité, la diversité des parcours d'insertion et les différences liées à l'inégalité des positions dans la stratification sociale. Pour Barth l'ethnicité est un type d'organisation sociale. Barth inverse la démarche usuelle en invitant les sciences sociales à se demander « pourquoi on ne change pas de groupe, et non pourquoi on est membre d'un groupe »¹³. Et comme ces groupes n'existent que les uns par rapport aux autres, c'est leur coprésence et leur interaction dans la société qui deviennent l'objet pertinent.

Dans une dynamique postmoderne, le travail de Benedict Anderson et ses « communautés imaginées » a connu un succès étonnant¹⁴.

La notion de communauté se situe à dessein en contrepoint à celle de société qui renvoie au « contrat » que des individus en situation conflictuelle négocient pour vivre ensemble. En revanche, la communauté repose sur des notions comme l'appartenance et le partage des mêmes valeurs. Ces valeurs, la « culture », sont elles-mêmes des créations historiques qui souvent récupèrent des traditions plus anciennes pour les accommoder en fonction d'un contexte nouveau et d'enjeux sociaux. Chez Anderson, l'appartenance nationale se fait métaphore

9 Voir Alfred Fierro-Domenech, *Le Pré Carré. Géographie historique de la France*, Paris, 1986.

10 Fredrik Barth, *Process and Form in Social Life*, Londres, 1981.

11 Fredrik Barth, *Ethnic Groups and Boundaries. The social organization of culture difference*, Londres, 1969.

12 Voir Paul-André Rosental, « Construire le macro par le micro : Fredrik Barth et la microstria », in Jacques Revel (sous la dir. de), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, 1996, p. 141-159.

13 Selon Michel Oriol, *Identités culturelles et identités nationales. Théorie et étude de cas*, Thèse d'État xérogaphiée, Nice, 1989, p. 86.

14 Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, 1983. Voir la traduction française sous le titre *L'Imaginaire national*, Paris, 1996.

des relations sociales, affaire de culture et non plus conséquence automatique d'un processus de modernisation : « My point of departure is that nationality, or, as one might prefer to put it in view of that word's multiple significations, nation-ness, as well as nationalism, are cultural artefacts of a particular kind ». De là découle sa fameuse définition de la nation : "It is an imagined political community – and imagined as both inherently limited and sovereign"¹⁵. Cette approche ramène la nation à n'être qu'une formation discursive. Elle est une forme narrative avec ses stratégies textuelles, ses déplacements métaphoriques, ses stratagèmes figuratifs¹⁶. Le problème reste ouvert de l'inscription dans le concret et des effets des structures discursives dans l'histoire. La nation en soi ne peut se réduire à quelque chose d'abstrait. Plus précisément, il faut se demander comment l'individu et le groupe font le lien entre cette notion toujours distante et une réalité locale proche et intime.

3. *La mise en récit du paysage*

C'est étonnamment chez le précurseur oublié qu'a été Van Gennep que l'on trouve déjà l'idée d'une appartenance à la nation sous la forme de « représentation sensible ». Il évoque en particulier le paysage. Van Gennep écrit plus précisément : « La superposition, et dans quelques cas plus favorables, la combinaison de tous les symboles analysés dans les pages qui précèdent, détermine dans les individus et dans les masses la formation d'une représentation sensible, en quelque sorte palpable, de leur nationalité. Cette représentation comprend des éléments visuels, auditifs et sensoriels précis, auxquels s'ajoutent d'autres sentiments plus ou moins conscients et nuancés, selon le degré de sensibilité et d'instruction individuelle et collective. Ainsi, le sentiment d'amour pour le territoire global peut être augmenté par l'impression éprouvée devant les beautés naturelles du pays natal, et le sentiment nommé orgueil national nourri par la précision des connaissances historiques acquises à l'école ou par la lecture »¹⁷. Si cette longue remarque mérite d'être citée, c'est qu'elle est une des rares références consacrées au paysage par les théoriciens du nationalisme. Elle inclut cependant une interprétation du sentiment national extrêmement normative qui consisterait en une extension progressive du local au national. L'attachement éprouvé pour un lieu (vulgairement ce qu'on dénomme esprit de clocher) se reporterait à des espaces plus grands, une région ou une vallée. Développer le sentiment national consisterait alors à substituer à l'amour d'un petit territoire celui d'un territoire plus vaste appelé nation. Or, cette conception trop figée ne résiste pas à l'analyse. Dans la réalité, nous nous trouvons en situation d'échanges constants et d'interrelations entre le national et le local, chaque échelle trouvant sa pertinence en fonction d'un contexte spécifique au jeu des acteurs. Plus récemment, Jean-Yves Guiomar est allé très loin dans cette voie en définissant la nation comme « forme de nature esthétique »¹⁸. En historien, il inscrit son intuition dans le contexte spécifique aux XVIII^e et XIX^e siècles. À ce moment, la nation est clairement perçue telle « un

15 Ibid., p. 15.

16 Cette approche narrative est bien illustrée par le recueil collectif de Homi K. Bhabha (ed.), *Nation and Narration*, London et New York, 1990.

17 Arnold Van Gennep, *Traité comparatif des nationalités*. T. I. Les éléments extérieurs de la nationalité, Paris, 1922, p. 217.

18 Jean-Yves Guiomar, *La Nation entre l'histoire et la raison*, Paris, 1990, p. 181.

ensemble qui lie un territoire délimité et la population qui y vit, ses traits de caractère, ses coutumes, sa ou ses langues, ses valeurs intellectuelles et spirituelles communes (harmonieuses et conflictuelles), ses institutions et ses lois »¹⁹. Les sociétés projettent dès lors sur la nation un désir de perfection dont l'aspect le plus immédiatement saisissable est celui de la beauté, d'où sa proposition de méthode. Tout développement de l'esprit national, estime cet auteur, passe par une « esthétisation » du pays tout entier sous des formes diverses, propres à chaque culture nationale.

Comment historiciser ces intuitions théoriques ? Le territoire devient une « figure de l'imaginaire ». La territorialité implique un enracinement ce qu'a fort pertinemment démontré Biagio Salvemini avec son concept de « paradigme botanique »²⁰, et passe donc par une symbolique, des images, une historicité. La formation des nations implique un accroissement de territorialité, c'est-à-dire l'accentuation de la relation perçue et consciente entre les communautés et le sol qu'elles occupent. Le terme de territorialité désigne spécifiquement l'ensemble des phénomènes de valorisation (individuelle et sociale) du territoire (selon le schéma relationnel société-environnement-altérité de Claude Raffestin²¹). Elle renvoie à l'image que les acteurs d'un territoire se sont forgés d'eux-mêmes. Elle se réfère donc au symbolique et à l'idéologique. Elle est aussi manière de sémiotiser l'espace, de lui donner sens.

Le territoire appelle le regard disjonctif de l'autre. Dès l'antiquité, les traits distinctifs des nations s'organisent autour de traits stéréotypés. Fonctionne alors une pensée de type analogique qui met en rapport un caractère et un lieu sous la forme d'un ensemble de traits assignables qui permettent de différencier. Cette grille de lecture s'est avérée performante durant quelques siècles. Du « caractère des nations » (textes du XVII^e siècle mais encore de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert) aux stéréotypes actuels, la pensée analogique appréhende la monde comme ensemble de correspondances et de similitudes entre les choses. C'est ce que Foucault appelait la « prose du monde »²².

Ces stéréotypes ne sont rien d'autre que des représentations (ou images mentales), à savoir des constructions qui font le lien entre l'environnement extérieur et notre monde cognitif. Elles opèrent à travers le discours des acteurs sociaux.

Une manière parmi d'autres d'en rendre compte, consiste à analyser les « figures paysagères ». En effet, le paysage a aussi pour fonction de constituer le lien social²³.

Nombreux sont ainsi les paysages allégoriques qui évoquent l'idée de la nation sans pour autant exprimer un véritable paysage national. Si l'on suit par exemple l'usage d'éléments paysagers dans les affiches des campagnes présidentielles de François Mitterrand, on est frappé par le contraste entre le message de 1965 et celui de 1981. Lors de la première tentative du candidat de la gauche, c'est la France industrielles qui sert de cadre paysager avec un pilône de ligne à haute tension ainsi qu'un horizon de cheminées d'usine et leurs fumées. Par contraste, l'affiche de 1981 campe le leader de la gauche dans un paysage traditionnel rural avec une église. Ici

19 Ibid., p. 73.

20 Biagio Salvemini, «Luoghi di antico regime. Costruzione dello spazio nella storiografia francese», in *Storica*, 9 (1997), p. 7-62.

21 Voir l'article fondateur de Claude Raffestin dans Frank Auriauc et Roger Brunet, *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, 1986, p. 173-185.

22 Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, 1966, p. 36-37.

23 François Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16e-20e siècle)*, Paris, 2004, 521 p..

le message subliminal est clairement de rassurer par la référence à une France éternelle qui s'épanouit loin des conflits sociaux dans un cadre villageois.

Les exemples les plus intéressants proviennent toutefois des tentatives d'exprimer à travers des « figures paysagères » différentes formes métaphoriques de la nation. Ainsi dans le cas de la Suisse, la représentation de la montagne fonctionne comme métonymie mais l'image recèle aussi un effet de synecdoque qui conduit au lieu commun, topos ou stéréotype. En Allemagne, les références à la forêt ont pour fonction d'exprimer la germanité primordiale. Cela est présent aussi bien dans la peinture romantique de Caspar David Friedrich où les arbres dénudés de l'hiver précèdent le renouveau attendu de la végétation au printemps, autant de métaphores pour le réveil de la nation allemande qui va se dresser contre l'occupant napoléonien²⁴. Et comment ignorer l'engouement des Anglais pour les toiles de John Constable dont « The Haywain » (1821) est considéré comme l'expression picturale la plus authentique de l'Angleterre rurale en exprimant la quintessence de l'anglicité²⁵. C'est à la croisée de l'allégorie et de la métonymie que les peintres étatsuniens du XIX^e siècle, rattachés à ce qu'on appelle Hudson River School, ont amplifié la valeurs des paysages sauvages et grandioses tout en multipliant les réminiscences aux paysages bibliques (Terre promise et paradis perdu²⁶).

Assurément, la nation doit beaucoup de sa « plausibilité » aux paysages²⁷. C'est le moyen par lequel elle s'ancre dans la mémoire collective. Expérience religieuse et communautaire à la fois, le lien intime tissé entre une communauté nationale et une nation perçue comme atemporelle et éternelle a besoin, pour sa diffusion et son intériorisation sociale, de médiateurs dont la représentation paysagère est l'un des vecteurs à côté du récit historique et de la cartographie²⁸.

4. Conclusion

Reste que le champ est immense et qu'il conviendrait de poursuivre la réflexion dans trois directions au moins.

D'abord que les représentations débouchent sur l'action au sens proposé par Pierre Bourdieu, à savoir que l'action politique cherche à imposer des représentations du monde social qui, en retour, vont agir sur le monde. Il conviendrait donc de s'interroger plus avant sur les enjeux sociaux de la valorisation des paysages et la stratégie des acteurs. En deuxième lieu, il ne faut pas oublier que les identités collectives ne s'inscrivent pas mécaniquement dans le territoire. C'est ce qu'a rappelé le géographe Bernard Debarbieux dans un article très suggestif²⁹. Il y souligne que les identités collectives ne peuvent pas être

24 Voir François Walter, *op. cit.*, p. 344-69.

25 *Ibid.*, p. 229-234.

26 Voir le cas du cycle de Thomas Cole, « The Course of Empire » (1833-36) dans Christine Cadot, « Thomas Cole et l'empire américain. L'Hudson River School à contre-courant », *Raisons Politiques*, n°24, novembre 2006, p. 55-78.

27 C'est l'expression utilisée par Paul Claval, «Paysages culturels et identité territoriale», in *Les paysages culturels européens. Héritage et devenir*, Paris, 1990.

28 Voir sur le rôle de la cartographie François Walter, « Faire le portrait d'un territoire (XVIIIe-XIXe siècle) », in Granet-Abisset Anne-Marie & Rigaux Dominique (sous la dir. de), *Image de soi, image de l'autre : du portrait individuel aux représentations collectives*, Grenoble, 2010, p. 113-130. Et aussi François Walter, «Dall'antropologia alla topografia, dalla pittura alla cartografia. Osservazioni sulle referenze identitarie alla fine del XVIII secolo», in *Quaderni storici*, 30 (1995), p. 697-728.

29 Bernard Debarbieux, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », in *L'Espace géographique*, 2006, n° 4, p. 340-354.

ramenées à une relation consubstantielle au territoire. Simplement elle ont été instrumentalisées comme telle dans une optique de «fonctionnalisation de la réflexivité identitaire», ceci pour assurer la reproduction des structures territoriales stato-nationales. Autrement dit, cette adéquation postulée entre la Nation et l'Etat n'est que l'une des « modalités possibles de la spatialité des groupes sociaux ».

Enfin, on doit se demander si nos sociétés contemporaines fonctionnent encore avec des imaginaires nationaux³⁰. À l'âge de ce qu'on appelle la modernité réflexive ou la postmodernité, à l'heure de la globalisation et de la mondialisation, qu'est-ce que la nation et ses identifiants peuvent encore signifier ? Ne se trouve-t-on pas face à une représentation inconsciente qui dure alors que la réalité vécue est déjà autre ?

30 Voir François Walter, « Les échelles d'un imaginaire paysager européen dans l'histoire », in Bédard Mario (sous la dir. de), *Le paysage : un projet politique*, Québec, 2009, p. 45-70.